



Phénoménologie des espaces historiques

Phenomenology of historical spaces

Fenomenologia dos espaços históricos

Lukas Held*

Université de Toulouse – Jean Jaurés, Toulouse, France

Résumé

En considérant les écrits de Blumenberg sur la philosophie et théorie de l'histoire (et notamment ses écrits de jeunesse), on s'aperçoit d'un certain nombre de termes récurrents qui font obstacle ainsi que d'un recours à une métaphorique spatiale pour l'explication du phénomène historique. En s'attardant sur le concept de *métacinétique* et de *phénoménologie de l'histoire*, l'article tente d'identifier un fil directeur dans la première phase de travail de Blumenberg (jusqu'en 1970) qui concerne le problème de l'historicité de l'existence, le rôle de la métaphore pour une histoire des concepts, du phénomène technique et du statut de la modernité. Il s'agira de faire le lien entre histoire intellectuelle et la phénoménologie de l'espace qui y sont à l'œuvre. On s'attardera notamment sur le concept à la fois historique et anthropologique de *Spielraum*, pour montrer la place

* LH : docteur, membre de l'Equipe de Recherches sur les Rationalités Philosophiques et les Savoirs (ERRaPhiS),

e-mail : heldlukas@gmail.com

des métaphores de la spatialité dans cette tentative de reformulation de la méthodologie historiographique. Il s'avèrera que cette nouvelle clef de lecture permet une compréhension adéquate des enjeux, des outils et des limites de la philosophie de l'histoire blumenbergienne. L'importance des premiers écrits académiques de Blumenberg pour son œuvre ultérieure y deviendra manifeste. Loin de fournir une hypothèse de travail élaborée, il s'agira finalement d'indiquer une nouvelle direction pour les recherches sur Blumenberg et de mettre à l'épreuve certains des motifs qui devront y avoir leur place.

Mots-clés : *Blumenberg. Phénoménologie. Espace. Histoire. Métakinétique.*

Abstract

Based upon Blumenberg's writings on the philosophy and theory of history (notably his youth writings), one could note the re-occurrence of specific terminologies which offer certain difficulty as well as the use of a spatial metaphor whenever explaining historical phenomena. Concentrated on the concept of "metakinetics" as well as history phenomenology, the article aims at identifying a way through which Blumenberg (until 1970) — during his first working phase — deals with the historical character of existence, the role played by metaphor to the history of concepts, the technical phenomena, as well as the modernity statute. This should be an effort to link the action present in intellectual history and space phenomenology. One should focus on the concept both historical and anthropological of Spielraum to show the place of spatial metaphors in an attempt to reformulate historical methodology. We will find that these new keys to readings will allow the adequate comprehension of what is at stake, the existent tools, as well as the limits of Blumenberg philosophy. The importance of Blumenberg's first academic writings to his fore coming works becomes manifest. Far from offering a highly elaborated work hypothesis, we will attempt to indicate a new direction for Blumenberg's research, as well as putting to the test certain concepts that should have their place in this context.

Keywords: *Blumenberg. Phenomenology. Space. History. Metakinetics.*

Resumo

Tendo em conta os escritos de Blumenberg sobre a filosofia e a teoria da história (nomeadamente seus escritos de juventude), percebe-se a recorrência de alguns termos que criam

certa dificuldade e o recurso a uma metafórica espacial para explicar o fenómeno histórico. Detendo-se sobre os conceitos de metacinética e de fenomenologia da história, o artigo tenta identificar um fio condutor na primeira fase do trabalho de Blumenberg (até 1970), que diz respeito ao problema da historicidade da existência, ao papel da metáfora para uma história dos conceitos, do fenómeno técnico e do estatuto da modernidade. Trata-se de fazer o elo entre a história intelectual e a fenomenologia do espaço que estão aí em ação. Iremos deter-nos nomeadamente no conceito simultaneamente histórico e antropológico de Spielraum para mostrar o lugar das metáforas da espacialidade nessa tentativa de reformulação da metodologia historiográfica. Constatar-se-á que essa nova chave de leitura permite uma compreensão adequada daquilo que está em jogo: as ferramentas e os limites da filosofia da história blumenberguiana. A importância dos primeiros escritos académicos de Blumenberg para sua obra posterior torna-se aí manifesta. Longe de oferecer uma hipótese de trabalho elaborada, tratar-se-á de pôr à prova certos motivos de deverão aí ter seu lugar.

Palavras-chave: Blumenberg. Fenomenologia. Espaço. História. Metacinética.

Introduction

A la fin de l'introduction programmatique à ses *Paradigmes pour une métaphorologie*, publiés en 1960 dans l'*Archiv für Begriffsgeschichte* d'Erich Rothacker, Blumenberg introduit de façon lapidaire un terme dont on ne peut, faute d'explication de la part de l'auteur, que pressentir l'importance pour le projet de la *métaphorologie* — il fait obstacle. Il s'agit du concept de métacinétique. Voyons le passage dans son intégralité :

Que ces métaphores soient appelées absolues signifie seulement qu'elles résistent à la prétention terminologique, qu'elles ne peuvent pas être résorbées dans de la conceptualité, non pas qu'une métaphore ne puisse pas être remplacée ou plutôt représentée ou corrigée par une autre métaphore, plus précise. Par conséquent, les métaphores absolues ont elles aussi une *histoire*. Elles ont de l'histoire dans un sens encore plus radical que les concepts, parce que la mutation historique d'une métaphore fait apparaître la *métacinétique des horizons de sens et des manières de voir*

historiquement déterminées à l'intérieur desquels les concepts connaissent des modifications (BLUMENBERG, 2006, p. 11-12, nous soulignons).

Que peut bien signifier ce concept ? Quelle est son importance pour un éventuel « projet » blumenbergien, *qu'annonce-t-il* ? Peut-il être élargi spéculativement ? Telles sont les questions auquel ce texte essaiera de répondre en ouvrant une nouvelle perspective sur l'œuvre de Blumenberg à travers une lecture *spatiale* de sa pensée. Il s'agira par ailleurs de mettre à l'épreuve la possibilité de ce schéma de lecture.

Métacinétique

Il est important de replacer le terme dans son contexte d'émergence. Introduit en tant que concept méthodologique dans les premiers écrits théoriques (la dissertation et la thèse d'habilitation, restés non-publiés à ce jour)¹, « métacinétique » est un de ces quelques termes qui apparaissent à la fois dans l'œuvre de jeunesse et dans les textes publiés à partir de 1960. Blumenberg ne s'est en effet pas développé dans la direction heideggérienne qui lui était tracée très tôt par Ludwig Landgrebe et Walter Bröcker, ses directeurs de recherche à l'Université de Kiel et de Hambourg, eux-mêmes assistants respectivement de Husserl et de Heidegger. Car en s'apercevant que ses premiers travaux avaient perpétué un des problèmes majeurs de la philosophie heideggérienne, à savoir le statut précaire de la technique et de toute la pensée moderne dont elle est l'élément caractéristique, Blumenberg choisissait d'entamer une autre trajectoire intellectuelle à partir des années 1950. A partir de ce moment-là, il installait sa pensée dans cette lacune, dans cette contingence et tension constitutive de la modernité et dont le *Weltbild* technique est le paradigme. Sa philosophie se transformait alors en une tentative de penser la modernité à partir des limites de la modernité, de penser sa possibilité hors de son impossibilité, adoptant par là une attitude

¹ Cf. BLUMENBERG, 1947, 1950. L'auteur remercie Madame Bettina Blumenberg de lui avoir accordé la permission de citer ces ouvrages inédits.

d'ailleurs typiquement moderne d'extension du réel par le possible, de *variation* continue du donné. Le romantisme sous-jacent à la pensée heideggérienne, de plus en plus manifeste après l'événement mythogène de la *Kehre* (ou, en termes théologiques, de la *conversio*), ne pouvait plus convenir à cette entreprise d'épreuve de la « contingentisation » permanente de l'homme et de son monde culturel. De cette époque heideggérienne, peu de termes et concepts ont donc été conservés dans les ouvrages ultérieurs de Blumenberg, et c'est la raison pour laquelle il faut s'attarder d'avantage sur les concepts qui ont persistés.

Dans ses premiers écrits, « métacinétique » tient une place préminente parmi toute une métaphorique *spatiale*, à travers laquelle le jeune Blumenberg, profondément marqué par l'ontologie heideggérienne, tentait de décrire le phénomène de l'histoire et l'historicité du *Dasein* qu'il érigeait en problème majeur de la philosophie. Cette histoire ne doit plus être comprise dans les *catégories* de la temporalité (devenir, processus, flux, etc.) issues de l'ontologie régionale de la métaphysique traditionnelle², mais à travers des *métaphores spatiales*³. Sans vouloir entamer un commentaire de ces textes annonciateurs de beaucoup de thèmes directeurs de la philosophie blumenbergienne, on peut dire que cette *topologie* historico-ontologique gravite autour du concept central de la *distance ontologique* à partir duquel Blumenberg dénoue toute la dynamique théorique de l'histoire de la pensée occidentale et ses différents moments *critiques*. Pour lui, la métacinétique est la « quintessence (*Inbegriff*) de l'être historique (*Geschichtlichseins*) », le « comportement structurel fondamental de l' 'histoire' » (BLUMENBERG, 1950,

² Cf. « Der Sinngehalt von 'Geschichtlichkeit' ist mit dem ontologischen Schema des Gegensatzes von Sein und Werden, wie es die Metaphysik der Antike ausgebildet hat, nicht zureichend zu fassen. [...] Sie liegt als ontologisches Thema überhaupt nicht in Reichweite der klassischen Kategorien der Metaphysik. Deshalb kann auch der Begriff der *Zeit*, der ohne Bruch auf dem Boden dieser Metaphysik entwickelt ist, keinen Ansatz zum Problem der Geschichtlichkeit enthalten. » (BLUMENBERG, 1950, p. 10b).

³ Cf. « Die räumliche Metaphorik der Fassung dieses Grundes ist dabei vorausgesetzt ; man könnte vergrößernd sagen, daß die klassische Ontologie als Wesensontologie die Gestalt des Seienden, als Existenzontologie die innere 'Motorik' des menschlichen Daseins im Blick hat, daß das Sein und Geschichte einende Denken aber sich dem 'Spielraum' hierfür zuwendet und seine 'Räumlichkeit' als Dimension geschichtlicher Metakinetik abzusehen und zu terminieren sucht. » (BLUMENBERG, 1950, p. 10d).

p. 27)⁴, c'est-à-dire la modalité essentielle du *mouvement* de l'histoire, qu'il conçoit, à la façon de l'Être-dans-le-monde heideggérien, comme un Être-dans-l'histoire (*In-der-Geschichte-Sein*). La spatialité de l'histoire et des mouvements qui la traversent dérive donc directement — chez le jeune Blumenberg — de la proto-spatialité⁵ du mouvement existentiel. A. Haverkamp va même jusqu'à dire que la métacinétique remplace « le mouvement onto-historial (*seinsgeschichtlich*) de l'alétheia » (BLUMENBERG, 2013, p. 222). Bien que la référence à l'analytique existentielle ait été abolie dans les années qui suivirent, la métaphorique spatiale et son contexte problématique — manifeste notamment dans le concept de *Spielraum*, dans la spatialité particulière de la *Lebenswelt*, dans la métaphorique de l'horizon, dans le schéma fonctionnaliste et ses *espaces vides* (*Leerstellen*), dans le mécanisme anthropologique de l'*actio per distans* — ont eu leur place dans les écrits ultérieurs. Il y a une *Umbesetzung* (BLUMENBERG, 1999) à l'œuvre dans la pensée de Blumenberg : les écrits de jeunesse lèguent toute une hypothèque de réponses à des questions qui ne se posent plus de la même façon. On comprend mieux dès lors pourquoi le terme de « métacinétique » fait obstacle : il renvoie à l'entre-deux d'ontologie et d'histoire des concepts, à un « seuil d'époque » dans la pensée de Blumenberg dont tout le projet métaphorologique porte la marque. Son ambivalence est paradigmatique. Pour Haverkamp « métacinétique » ou « métakinèse » serait même la « formule définatoire pour l'objet de la métaphorologie » (BLUMENBERG, 2013, p. 272).

Le contexte dans lequel le concept apparaît dans l'introduction aux *Paradigmes* est significatif. La métaphore de l'horizon — une de ces métaphores absolues dont traite la métaphorologie (et d'ailleurs une autre métaphore spatiale) — déborde de signification et occupe une place centrale non seulement chez Blumenberg, mais dans toute la tradition phénoménologique et herméneutique dont sa pensée est issue. On sait que la phénoménologie entoure ses « phénomènes » — comme le dit M. Henry — d'un *horizon* « que dessine autour [du phénomène]

⁴ Cité dans sa postface pour Blumenberg (2001, p. 442, nous traduisons).

⁵ Blumenberg parle d'« *ursprüngliche Räumlichkeit* » (BLUMENBERG, 1950, p. 198).

le faisceau des intentions signifiantes qui ne sont pas encore remplies » (HENRY, 2011, p. 20). L'horizon est une ouverture, mais également une limite, certes incertaine, mais essentielle pour la perception. Toutefois, il n'est pas seulement ce qui se trouve devant nous, ce que nous scrutons à la recherche de l'élément qui détruirait son homogénéité afin d'apparaître (comme une île à l'horizon). En tant qu'*horizon historique*, il constitue le *contexte*, l'arrière-fond de connu dont peut émerger le *nouveau*⁶. Mais bien que nous soyons entourés d'horizons, leur mode d'être est corrélationnel : la constellation d'horizons ne dépend à chaque fois que de notre propre position, que de notre situation dans l'espace. La *kinèse* des horizons de sens entretient donc des rapports dynamiques avec notre propre mouvement dans cet espace, avec le changement de situation du spectateur dans le *Zeitraum* de l'histoire. Et puisque l'horizon ne peut jamais être récupéré et intégré dans le mouvement du spectateur⁷, puisque l'horizon se dérobe toujours à notre saisie, les deux *kinèses* restent forcément parallèles l'une à l'autre. Le concept de métacinétique désignerait alors cet ensemble dynamique traversant, voir même délimitant l'espace historique.

Ce dynamisme est d'ailleurs annoncé par le mot même de « métacinétique », faisant clairement référence au domaine de la mécanique. La mécanique classique est divisée en deux parties, dont la seconde est elle-même divisée en deux branches. Soit, la mécanique est une *cinématique*, c'est-à-dire l'étude et la description géométrique des mouvements sans considération pour les forces ni les corps impliqués dans le mouvement. I. Kant⁸, dans ses *Premiers principes métaphysiques de la science de la nature*, où il en propose une classification en lien avec la table catégoriale, parle de *phoronomie*, c'est-à-dire de l'étude du mouvement d'après sa simple *quantité* (cf. KANT, 1786, IV-XXIV). Soit, la mécanique est une *dynamique*, c'est-à-dire l'élargissement de cette étude cinématique par une prise en

⁶ Cf. « Heißt es bei Husserl, alles Unbekannte sei der Horizont des Bekannten, so ist es in der Hermeneutik der Horizont des Bekannten, in den das Unbekannte eintreten kann. » (BUCH ; WEIDNER, 2014, p. 140).

⁷ Cf. « Es gibt, das sei vorausgeschickt, so etwas nicht : 'Horizontabschreitung' ist ein Paradox, ein metaphorisches Ansinnen des Unvollziehbaren. » (BLUMENBERG, 1988, p. 7).

⁸ La référence à Kant est ici justifiée par la place préminente de ce dernier dans l'*Introduction*, et dans les *Paradigmes* en général (cf. BLUMENBERG, 2006, p. 10-11).

compte de la masse des corps et de la force agissante. Kant la définit comme une étude du mouvement en tant que *qualité* d'une matière. La mécanique — pour compléter la table catégoriale — serait alors l'étude du mouvement en tant que *relation* de la matière et du mouvement. La dynamique se divise elle-même en une *statique* et une *cinétique*, soit l'étude des forces en équilibre ou en déséquilibre, c'est-à-dire (dans ce dernier cas) comme engendrant des *mouvements*. Si on suit cette classification, la méta-cinétique serait alors une description de mouvements, de forces motrices et des relations qu'ils entretiennent qui ne se contenterait pas de simplement décrire ces mouvements, mais qui tenterait de remonter aux causes et principes premiers derrière ce mouvement tout en se réfléchissant elle-même, ce qui est indiqué par le préfixe *méta-* qui évite toute implication mécaniciste. Il ne faut certainement pas entendre « méta-cinétique » comme une science mécanique, soumise à un canon intemporel de lois, s'occupant d'un mouvement qui s'effectuerait dans un référentiel inerte. L'histoire n'est pas une science galiléenne⁹ et le livre de l'histoire n'est pas écrit en langage mathématique. S'effectuant dans un référentiel ni physique ni mathématique, le mouvement des « horizons de sens et manières de voir historiquement déterminées » et le mouvement corrélatif du spectateur/acteur historique doivent rester imprévisibles. Au fond, la métacinétique est une science épiméthéenne.

Phénoménologie de l'histoire

Pourtant, le mouvement historique n'est pas toujours *manifeste* à première vue, il doit soit être dégagé d'un ensemble de *moments* de sa trajectoire, soit être décrit à partir des transformations d'un seul corps (concept, idée, métaphore, etc.). C'est pourquoi la métacinétique doit être augmentée d'une *phénoménologie* au sens kantien du terme, donc d'une étude du mouvement ou du repos « relativement à son mode de représentation », comme « phénomène du sens externe » — c'est-à-dire

⁹ Cf. « Diese Metaphorik, die seit Parmenides der Philosophie nicht fremd ist, darf freilich nicht zu einer Art 'Mechanik' der Seinsgeschichte gepreßt werden, die in Gesetzen aufgeht und Antizipationen zuläßt. » (BLUMENBERG, 1950, p. 10d).

relativement à la *modalité* et ses différentes sous-catégories (la réalité, la nécessité et la possibilité, ce qui complète la classification susmentionnée). Rappelons-nous que selon la théorie de la connaissance kantienne, ces catégories n'ajoutent cependant rien à la chose elle-même, mais *concernent seulement la façon dont une faculté de connaissance est corrélée avec cette chose qu'elle construit*¹⁰. Cette phénoménologie n'est donc pas simplement une *description* des événements historiques ou des acteurs de l'histoire. Elle ne concerne plus seulement les *faits* de l'histoire, mais leur *réalité*, leur *nécessité* et leur *possibilité*. Dans le regard de la « phénoménologie de l'histoire » (BLUMENBERG, 2010a, p. 35) — comme l'appelle Blumenberg dans une autre introduction programmatique, celle aux *Wirklichkeiten in denen wir leben* de 1981, le seul recueil d'articles publié de son vivant dont les chapitres constituent autant de paradigmes ou « linéaments »¹¹ (*Arbeitsproben*) de son « projet » philosophique — ces *faits* se transforment en *phénomènes* historiques. En tant que tels, ils ne peuvent pas être isolés ou situés dans une chronologie. Ils sont toujours à situer dans leur « horizon » de possibilité qui ne s'articule jamais en des termes de causalité ou de succession temporelle (cf. BLUMENBERG, 1950, p. 97). A vrai dire, une époque historique n'est même pas un « moment » de l'histoire. Elle n'appartient pas à l'histoire, puisqu'elle n'est que « l'unité d'un présent »¹², comme le note Blumenberg. Son passé n'appartient qu'à elle-même, il lui est propre, il lui est *sien*. Le phénomène historique est un *donné* qui, dans sa réalité tout aussi indéniable que contingente — c'est-à-dire dans sa *facticité* — renvoie aux nombreuses possibilités dont il a émergé — et non pas à un *arché* ou un *telos* historique dans lequel il serait englobé ou auquel il serait soumis totalement. Pour parler grammaticalement : l'histoire de

¹⁰ Cf. EISLER, 1984, Eintrag : « Bewegungslehre ».

¹¹ BLUMENBERG, 2010a, p. 35. Il faut considérer le passage dans son intégralité afin de s'apercevoir de la métaphorique du laboratoire, omniprésente, voir même oppressante dans le texte, manifeste dans les références à la « conservation », la « préparation » et aux « linéaments » (ou « échantillons », pour rester fidèle au terme original). A cet égard, il est significatif qu'un des nombreux typoscripts non-publiés par Blumenberg (mais consultable au *Deutsches Literaturarchiv Marbach*) intitulé « Das Laboratorium » porte le second titre (ajouté à la main par Blumenberg) « Was wäre eine Phänomenologie der Geschichte ? » (« Que serait une phénoménologie de l'histoire ? »).

¹² Blumenberg (1950, p. 97) parle d'« Einheit einer Gegenwart ».

la pensée s'écrit à un moment *présent*, et ce à la fois au *parfait* et au *conditionnel passé* : qu'est-ce qui s'est passé, qu'est ce qui aurait pu se passer ?

Les phénomènes dégagés par la phénoménologie, outre de renvoyer au-delà d'eux-mêmes à leurs propres conditions d'émergence, indiquent toujours un *rapport*, une intentionnalité (pour reprendre le terme de Husserl) : elles indiquent le « rapport qui [les] unit avec le Je pour qui il[s] [sont] phénomènes » (LYOTARD, 1954, p. 5). Ce rapport, Blumenberg le désigne par le terme d'*attentivité* (*Aufmerksamkeit*) qui est, d'après lui, l'enjeu essentiel de la philosophie (et de la phénoménologie, sa « procédure descriptive »¹³). Si la *pensivité* (*Nachdenklichkeit* [BLUMENBERG, 2010b]) est l'élément retentionnel de la conscience philosophique, l'*attentivité*/attention en est l'élément protentionnel, autrement dit : le pas de plus de la conscience par rapport au donné, mais aussi par rapport à soi-même. La transposition du fait historique dans l'horizon de ses possibilités, c'est-à-dire la description des « phénomènes » historiques, affecte pareillement le spectateur entretenant un rapport dynamique avec les mouvements qu'il tente de retracer. Plus précisément, le regard attentif (*Hinsehen*) sur le réel, au lieu de surprendre ou de révolter, entraîne la simple *indulgence* (*Nachsicht*), la conclusion qu'on *aurait presque pu* le voir par soi-même¹⁴. Encore dit autrement : l'*attentivité*/attention est un facteur de contingentisation du réel (qui est constamment élargi) et de la situation du « spectateur » (qui *aurait* toujours déjà *pu* voir ce qu'il y avait à voir s'il avait regardé de plus près). L'intégration de cette contingence dans l'écriture philosophique est l'enjeu du passage final de l'introduction aux *Wirklichkeiten*.

Ce que la philosophie a en commun et ce qu'elle fait en commun avec toutes les disciplines 'positives' consiste à renforcer la capacité de perception, au sens le plus large. À ceci près qu'elle n'a pas d'autre méthode

¹³ « En effet, la philosophie, surtout dans ses procédures descriptives, en tant que phénoménologie, est une discipline de l'attention. » (BLUMENBERG, 2010a, p. 33). Le néologisme « attentivité » marque, à notre avis, plus l'importance de ce terme, et désigne une *attitude* plus qu'une action, semblable en cela à la pensivité.

¹⁴ « Son 'effet' doit être une douce indulgence pour qui énonce ce qu'on aurait presque pu dire soi-même — y compris une indulgence par rapport à soi-même, pour avoir juste omis de voir ce qu'on aurait pu voir si l'intensité de la vision avait été un peu plus grande » (BLUMENBERG, 2010, p. 34). Voir également cette citation de l'œuvre posthume *Zu den Sachen und zurück* : « Philosophie ist, worauf man beinahe von selbst gekommen wäre. » (BLUMENBERG, 2002, p. 9).

pour conserver ses 'phénomènes' que de les décrire. Même lorsqu'elle écrit sa propre histoire, elle décrit l'apparition de ses 'phénomènes', et il n'existe pas, pour ces derniers, d'autre manière de les 'préparer' que cette histoire même. Et la façon dont cela se produit est de nouveau un de ses 'phénomènes'. Voilà qui justifie la nécessité d'une phénoménologie de l'histoire (BLUMENBERG, 2010a, p. 34-35).

La description (*Beschreibung*) est l'intentionnalité historisée, l'outil d'une phénoménologie qui non seulement tente de décrire l'histoire avec des outils phénoménologiques, mais qui intègre le caractère nécessairement historique de ses propres outils. Le phénomène ne se *conserve* que sous forme d'une *préparation* dont le médium serait l'histoire. Cela signifie que la thésaurisation des phénomènes dégagés par le regard attentif ne peut consister qu'en leur mise en mouvement permanente, en leur éternelle réinscription et mise à disposition dans l'histoire et pour le regard historique. Ainsi, le statut de la phénoménologie de l'histoire change avec son objet d'investigation : elle devient une *description de second degré* (cf. BUCH ; WEIDNER, 2014, p. 381), à la fois descriptive et productrice, ou plutôt : productrice dans la description, qui porte en elle sa propre contingence. La phénoménologie de l'histoire est une phénoménologie *historique*, traversée de fond en comble par les mouvements qu'elle tente de saisir au moyen d'une écriture qui est sans cesse travaillée par ses propres conditions de possibilité.

Entre « métacinétique » et « phénoménologie de l'histoire », il y a plus qu'un air de famille. Ils ont plus en commun qu'une ambivalence lexicale, une position similaire dans deux introductions programmatiques ou une fécondité philosophique inattendue. Les deux termes reposent en effet sur une conception particulière de l'histoire. Dans cette conception, l'histoire ne peut plus être saisie simplement en des termes temporels, selon le schéma chronologique d'une métastatique des moments historiques successifs, mais doit être pensée à la façon d'un *espace*. Loin de vouloir accrocher toute la pensée de Blumenberg entre 1950/60 et 1981 à un fil tendu entre métacinétique et phénoménologie de l'histoire, il s'agit ici d'élucider un des présupposés de sa philosophie afin de repérer sur cet arrière-fond conceptuel les mouvements et

ruptures dans sa propre théorie — et d'intégrer finalement la question de l'espace dans le catalogue des *Lebensthemen* de Blumenberg.

Spielraum – Zeitraum

L'idée d'une interprétation spatiale de l'espace, annoncée par le jeune Blumenberg, refait surface de façon éminente dans la dernière « éprouvette » des *Wirklichkeiten*, un discours de 1974 en hommage à E. Cassirer (et, plus encore, à toute une tradition dont les représentants seraient Dilthey, Simmel, Husserl et Heidegger, à côté de Cassirer) — un hommage ambigu certes, puisqu'il s'agit de tirer les leçons de leur omission majeure : celle d'« empêcher que l'histoire de la philosophie, celles des sciences, et celle des systèmes des formes symboliques soient mises au service de l'autojustification d'un présent » (BLUMENBERG, 2010a, p. 165). Blumenberg repère ici le danger d'une mise au service du passé pour un présent qui, par cette inscription dans une *évolution* temporelle dont il serait le point culminant, perdrait toute sa contingence et deviendrait *le* présent. C'est pourquoi il plaide pour l'adoption d'un regard a-temporel en matière d'histoire de la théorie, et ce à la façon de l'observation ethnographique, « laissant ainsi le temps devenir irréel » (BLUMENBERG, 2010a, p. 167) propice à la *médiatisation* de l'histoire. A cette vision évolutionniste incapable d'« oublier sur le plan théorique » (BLUMENBERG, 2010a, p. 168) certaines populations humaines (notamment indigènes), à cette vision injuste et irrespectueuse de « l'ubiquité de l'humain », il oppose un *historisme* qui tente le difficile exercice d'une « contemporanéité de ce qui n'est pas contemporain », c'est-à-dire la reconnaissance de la contingence essentielle de chaque moment de l'histoire ainsi que de leur « droit à la mémoire » (BLUMENBERG, 2010a, p. 169). L'historisme humaniste blumenbergien émerge de cette tension insupportable : « Vivre avec l'incongruité de la contingence spatio-temporelle ne signifie pas seulement renoncer à la normativité du présent et de son futur proche, mais aussi avoir indissolublement conscience qu'elle est insupportable » (BLUMENBERG, 2010a, p. 170). Au final, l'exigence d'une vision contingente et contemporaine

des phénomènes de l'histoire fait éclater le schéma temporel et son nivellement des moments historiques se succédant continuellement dans le flux du temps, dans une parfaite nécessité. Le constat que certaines choses *auraient pu* se passer différemment qui devient manifeste dans le déplacement de la question (transcendantale) de savoir *ce qu'on peut connaître* vers la question (historiste) de savoir *ce que c'était que nous avons voulu savoir* (cf. BLUMENBERG, 2010a, p. 160), accorde de l'importance aux statistes du *theatrum mundi*. Il ouvre la conscience philosophique pour une prise en compte de l'histoire *possible*, des nombreux *détours* traversant le terrain de l'histoire, à côté de la route du temps. Cette exigence de contemporanéité qui n'est rien d'autre que la volonté de sortir du schéma dogmatique¹⁵ « *cause-effet-cause* », ne peut en effet être réalisée que dans une vision *spatiale* de l'histoire qui jetterait un regard égal mais non pas indifférent sur les moments et acteurs de l'histoire, embrassant par là la contingence essentielle de chaque moment passé, du présent et de l'avenir.

Rares sont les thématisations explicites de la méthode dans l'œuvre de Blumenberg. On ne peut que les deviner entre les lignes de ses nombreuses considérations sur l'histoire de la philosophie/de la théorie, comme si la moindre fixation systématique devait être compensée (et contingentialisée) par une réinscription dans un cadre historique plus vaste. Cette méfiance systématique devant le système est toutefois moins développée dans les écrits gravitant autour du projet d'une *histoire intellectuelle de la technique* (*Geistesgeschichte der Technik*) qui pose la pierre fondatrice méthodologique des grands textes des années 1960 et 1970, à savoir l'idée d'une historiographie non-chronologique, qui ne soumettrait pas son *contenu* à la *forme* imposée par un canon¹⁶.

¹⁵ Il est dogmatique parce qu'il implique, comme le dit Blumenberg, une *valorisation* du premier et une *dévalorisation* du second : « Vielleicht gibt es unentscheidbare Fragen auch auf diesem Felde — aber selbst eine *partielle* Resignation wäre einer dogmatischen Festlegung vorzuziehen, die *dogmatisch* deshalb ist, weil sie den *Primat* im Kausalnexen mit einer *Wertung* verbindet » (BLUMENBERG, 2015, p. 252).

¹⁶ Cf. « *Form* und Ordnungsprinzip bestimmen, was *Inhalt* werden kann : historische Relevanz verleiht vorzugsweise das Merkmal der *Datierbarkeit* von Handlungen mittels bestimmter Handlungsprodukte, seien dies Verträge oder Schlachten, Regierungsantritte oder Gesetzeswerke, Gewinn oder Verlust fester Grenzen, Tyrannenstürze oder dynastische Erbfälle » (BLUMENBERG, 2015, p. 232).

Le phénomène historique de la *technique* devient paradigmatique pour l'impossibilité essentielle de la chronique historique de rendre adéquatement compte des *états de choses* (*Zustände*¹⁷). Le *Zustand* est l' « esprit *avant* et *après* le phénomène technique [...] l'esprit en tant que *motivation* et l'esprit comme *justification*, l'empire des forces motrices et celui des valorisations, des anticipations et des rayonnements »¹⁸. L'écriture chronologique ne peut les considérer que comme des *épiphénomènes* de certaines actions et moments clairement repérables dans une chronologie, comme dénuées d'importance pour les grands *événements* dont ils émergeraient simplement. Mais le phénomène historique de la technique n'est pas un épiphénomène. Les effets des avancées techniques, puisqu'elles s'inscrivent dans un vaste contexte juridique, économique, sociologique, philosophique et théologique (parmi d'autres ramifications), n'apparaissent souvent que longtemps après le moment de leur invention (BLUMENBERG, 2015, p. 233). Bien qu'elle soit donc associée à l'idéal du *progrès* jusqu'à en être devenue le synonyme, la technique, considérée comme un *Zustand*, ne se laisse justement pas intégrer dans un schéma linéaire de succession causale. Au regard épiméthéen de la métacinétique, s'opposant à l'épiphénoménologie chronologique, se révèlent les *retards*, mais aussi les *conjectures*¹⁹ à l'œuvre dans tout le complexe de la technique et qui justement en font un *phénomène* historique.

Il est significatif qu'un des outils les plus importants de cette *histoire intellectuelle* soit une métaphore spatiale : le *Spielraum*. La traduction

¹⁷ Cf. BLUMENBERG, 2015, p. 233. Il ne serait peut-être pas incongru de voir ici un développement, même une historisation des concepts antinomiques (et d'inspiration lexicale heideggerienne) de *In-stand* et de *Gegen-stand* qui sont au cœur de l'argumentation blumenbergienne dans la thèse d'habilitation.

¹⁸ BLUMENBERG, 2015, p. 231 (nous traduisons) : « [...] der Geist *vor* und *nach* dem technischen Phänomen selbst [...], der Geist als *Motivation*, und der Geist als *Justifikation*, das Reich der Antriebe und das der Wertungen, der Vorwegnahmen und der Ausstrahlungen. ». Voir également la définition suivante : « Das Zuständliche entzieht sich der präzisen Datierbarkeit, die das Begründungsverhältnis von Handlungstheorien und Handlungsprodukten methodisch abschließbar macht. » (BLUMENBERG, 2015, p. 244). Il est significatif que ce terme apparait dans le contexte d'un commentaire d'un passage du *Capital* de Marx.

¹⁹ Cf. « Par ce rapport d'implication, la relation de la métaphorologie à l'histoire des concepts se définit (au sens terminologique étroit) comme une relation d'auxiliarité : la métaphorologie cherche à atteindre le soubassement de la pensée, le bouillon de culture des cristallisations systématiques, mais elle entend également faire prendre conscience avec quelle 'audace' l'esprit s'anticipe lui-même dans ses images et comment dans l'audace de la conjecture s'ébauche son histoire » (BLUMENBERG, 2006, p. 12).

littérale en serait « espace de jeu », la traduction littéraire « marge de manœuvre ». Afin d'en saisir toute la portée méthodologique, il faudrait en effet croiser ces deux traductions possibles, accentuer à la fois l'espace, la marge nécessaire pour opérer une action et sa dimension *ludique*. On retrouve un tel croisement dans l'« Éloge de la profanation » (AGAMBEN, 2006, p. 95-122) de G. Agamben (par ailleurs un éminent lecteur de Blumenberg) qui définit la profanation comme une « neutralisation » : la profanation « désactive les dispositifs du pouvoir et restitue à l'usage commun les espaces qu'il avait confisqués » (AGAMBEN, 2006, p. 101). Ceci devient particulièrement tangible dans le *jeu* comme *ludus* (jeu d'action) et comme *jocus* (jeu de mots). Le jeu doit être compris comme une profanation du sacré dont il est issu, comme une séparation du mythe et du rite qui met à la disposition de tous un espace autrefois fermé. *Spielraum* a donc le double sens d'espace *ouvert* par le jeu, par cette stratégie de réappropriation ludique, et d'espace *précédant* cette manœuvre de mise à disposition. Les deux mouvements sont forcément entrelacés. L'ouverture de ces espaces constitue un mouvement ontologique fondamental, un moment de liberté essentiel dans l'histoire humaine qui permet une *variation* du donné par une pluralité de perspectives sur le monde entourant. L'acquisition de ces espaces, outre d'élargir le réel par du possible, le met à distance. Blumenberg, dans sa thèse d'habilitation, donne l'exemple de l'invention de l'écriture et des cartes géographiques dans l'Antiquité (cf. BLUMENBERG, 1950, p. 40) qui *rendent disponible* et *variable* l'espace lexical et l'espace géographique. En dégagant des espaces de possible, l'être humain se positionne en distance par rapport au réel auquel il était, jusque là, lié intrinsèquement. Le passage du *mythos* au *logos* est ici interprété comme un élargissement spatial, entraînant une opposition entre sujet et objet fondatrice de toute l'entreprise théorique de l'occident, qui n'est en réalité que l'histoire de la prise de distance du sujet avec ses objets (pour le dire caricaturalement).

Pareillement, l'apparition de l'esprit technique et de l'idée de domination de la nature doit être comprise comme la multiplication des espaces, c'est-à-dire la transposition du donné dans l'espace de sa propre possibilité. Des représentants de l'« esprit technique » comme

Francis Bacon questionnent la dimension ludique de la nature elle-même, c'est-à-dire tous ces *excès d'espace* qui se manifestent dans les monstres, les animaux fantastiques et d'autres créatures miraculeuses²⁰. L'espace regroupant ces « espaces de jeu » naturels et artificiels est le musée baroque, le cabinet des curiosités, l'encyclopédie et plus tard même l'exposition universelle, rassemblant à la fois les extravagances naturelles et les machineries et illusions humaines dans une collection contingente et a-temporelle, négligeant la verticalité de leur origine (les cabinets de curiosité ne sont après tout pas des archives) au profit de l'horizontalité de leur effet stimulateur pour l'imagination²¹.

Le *Spielraum* devient ici la spatialité de la créativité humaine, qui ne veut plus se contenter de mettre à distance la réalité dans l'*imitation*, mais qui tente de *créer* un monde, une seconde nature. Pour le dire simplement, on passe maintenant de l'espace du possible à la question de la possibilité de l'espace lui-même, qui se reflète dans cette nouvelle approche *technique* et *mécanique* du monde. Les considérations de Blumenberg renvoient manifestement à toute une anthropologie phénoménologique : le besoin et la volonté d'espace marquent le début de l'histoire humaine en tant qu'histoire de ses *actions à distance*, notamment dans la station debout qui n'implique pas seulement une vision, mais également une visibilité accrue (une dichotomie qui reste déterminante pour l'être humain), ou encore dans le développement de la pensée conceptuelle en tant qu'action d'un sujet absent sur le réel. Le *Spielraum*, outre d'être un concept méthodologique, est la spatialité propre au développement humain, il est la fissure dans la structure lisse du réel, l'espace de contingence dans lequel peut s'installer la pensée technique.

²⁰ Cf. BLUMENBERG, 2015, p. 236 : « Wo die Natur gleichsam spielt und wie im Irrtum die Norm der Gestaltung verfehlt, kann der Mensch geplante Veränderung erlernen ». Pour ce qui suit cf. BLUMENBERG, 2015, p. 235-237.

²¹ La dimension ludique et la technique n'est pas seulement à l'œuvre dans le baroque, mais également dans les temps modernes, comme p.ex. dans l'invention de l'ascenseur qui était à la fois le résultat et la cause de la construction de gratte-ciels (ce qui est paradigmatique pour la *circularité* que doit prendre en compte l'histoire intellectuelle de la technique) : « Das Bedürfnis für den konstruktiven Fortschritt des Vertikalverkehrs und die Voraussetzung für dessen ökonomische Rentabilität konnte andererseits erst entstehen, wenn der Bau von Hochhäusern bereits akut geworden war, wenn es Hochhäuser *schan* gab, die es doch ohne die Voraussetzung nicht geben *konnte*. In solchen Fällen springt in der Technikgeschichte gelegentlich das reine *Luxus-* und Spielbedürfnis ein, der appeal-Charakter technischer Attraktionen etwa für den Fremdenverkehr, die z.B. in Hotels einen zumeist rein deklamatorischen Komfort anbieten können » (BLUMENBERG, 2015, p. 246).

La référence d'Agamben aux « dispositifs de pouvoir » (bien que ce concept ne fasse pas partie du lexique de Blumenberg, explicitement discret en matière de politique) peut également valoir pour une lecture spatiale de l'histoire telle qu'elle est esquissée ici. Cette histoire ne doit pas être conçue à la façon d'un bâtiment dont l'architecture reflèterait le devenir historique, elle n'est pas une métastatique d'espaces emboîtés. L'histoire est traversée de *mouvements* d'époques, comme l'annonce le concept de métacinétique. Cette dynamisation des espaces par des rapports de pouvoir est présente dans la notion blumenbergienne d'*absolutisme de la réalité*. En effet, les *marges*, les *Spielräume* et les techniques de contingentisation qui en émergent s'inscrivent dans une stratégie générale d'auto-affirmation (*Selbstbehauptung*) de l'humain contre l'instance qui s'oppose à lui de façon absolue, que ce soit la nature ambiante, une formation théorique, des instances religieuses ou encore un système politique²². Blumenberg a placé le concept d'auto-affirmation au centre de sa critique contre le théorème de la sécularisation, et la critique de la légitimité de la modernité que ce théorème implique, selon lequel les concepts philosophiques et politiques majeurs de la modernité ne seraient que des sécularisations de concepts chrétiens. L'auto-affirmation, argumente Blumenberg, est un « programme existentiel » (BLUMENBERG, 1999, p. 149) (*Daseinsprogramm*), c'est-à-dire une réaction à une situation historique précise de perte de l'ordre du donné²³, qui concerne le *Dasein* humain et qui détermine les rapports de l'homme à la réalité. L'auto-affirmation est la réponse nécessaire à un *challenge* donné, à une oppression de l'espace « vital » humain, à une réduction dramatique de son horizon de possibilité et de ses *Spielräume*. L'auto-affirmation, pour le dire simplement, est le désir d'auto-conservation, augmenté de sa dimension historique. Bien qu'il s'agisse ici de l'élément « révolutionnaire » de sa philosophie, il serait tout à fait erroné de vouloir l'évènementialiser. En remplaçant l'irréversibilité des césures temporelles ou des évènements historiques par

²² Pour ce qui suit voir Blumenberg (1999, première et seconde partie).

²³ Cf. « Unter Selbsterhaltung versteht Blumenberg die Selbsterhaltung der Vernunft angesichts eines Ordnungsschwundes, den er mit Blick auf die europäische Geistesgeschichte diagnostiziert » (BUCH ; WEIDNER, 2014, p. 263).

des élargissements ou rétrécissements d'espace, l'historisme humaniste, annoncée dans la métaphorique spatiale du *Spielraum* ainsi que l'exigence d'une vision *contemporaine* des phénomènes historiques, est une historiographie discrète, fidèle à la réalité humaine qu'elle place au fondement de l'histoire.

C'est encore le cas pour le concept de *Zeitraum* (*espace de temps*), un enfant légitime de l'époque moderne qui annonce une nouvelle conception de la nature et de la structure de l'époque historique²⁴. Il porte également en lui la tension entre catégorie méthodologique et réponse à un *besoin* humain — celui justement de pouvoir se comparer, et d'affirmer sa position à travers cette comparaison. Ce besoin devient manifeste dans la volonté des Modernes de se démarquer de l'époque ténébreuse du Moyen-Âge. Afin de pouvoir se comparer à l'époque précédente, les *points* sur la ligne du temps doivent être élargis en *espaces* historiques, en des entités temporelles plus ou moins identifiables et ainsi différenciables, introduisant par là le *comparatif* historique. Pourtant, cette rhétorique moderne de la *rupture qui fait époque* et du *Zeitraum* moderne absolument distinct de tous les autres (qui ne se comprenaient justement pas comme des espaces de temps) voile une peur plus profonde, à savoir le *horror vacui* historique : « Même le changement d'époque conçu comme la coupure la plus tranchée conserve une fonction de maintien de l'identité, en ceci que le changement qu'il doit autoriser n'est que le corrélat de la constance des exigences qu'il doit remplir » (BLUMENBERG, 1999, p. 527). Or, l'acteur historique ne peut jamais avoir une conscience de cette continuité puisque sa démarche, soumise à l'impératif de sa situation, à la simple nécessité d'*agir* hors de l'immédiateté et de l'incertitude du moment présente de la situation, doit nécessairement s'accompagner d'une rhétorique décisionniste de la rupture et du renouveau²⁵. Ce n'est qu'au regard « distancié », déplacé du phénoménologue historique que se révèle le *cadre référentiel* à partir duquel peuvent être identifiés les nombreux tournants et ruptures dans l'histoire. En reprenant ici la première

²⁴ Cf. BLUMENBERG, 1999, quatrième partie, premier chapitre.

²⁵ Cf. « L'agir est la compensation de l'indétermination de l'être humaine, et la rhétorique est la fabrication harassante de ces concordances qui doivent prendre la place d'un fond 'substantiel' de régulations afin que l'action devienne possible » (BLUMENBERG, 2010a, p. 96).

analogie de l'expérience selon Kant et l'idée que « tout changement d'état des phénomènes n'est qu'un changement d'existence » (et non pas de substance), Blumenberg place la question de la réalité des époques à côté de celle de la possibilité de leur *expérience* – et marque une nouvelle fois sa redevance à la philosophie kantienne (cf. BLUMENBERG, 1999, p. 529).

Conclusion

Il est important de comprendre que ce modèle fonctionnaliste du cadre référentiel avec ses nombreuses « extensions » et ses « rétrécissements » (BLUMENBERG, 1999, p. 530) (qui est donc essentiellement dynamique et non pas substantialiste) – outre de rendre compte du fait que *tout n'est pas possible à n'importe quel moment* et que certaines réponses historiques nécessitaient certaines questions, qu'aucun vide ne peut être accepté en histoire – n'est rien d'autre qu'un plaidoyer pour une compréhension *réaliste* des époques historiques. Ce tour de force, Blumenberg le réussit en déplaçant le regard phénoménologique de l'extérieur de l'espace historique vers l'intérieur des époques historiques – autrement dit : en faisant dépendre la réalité de l'époque historique du concept de réalité propre à chaque époque, d'un « système de base identique dans les nécessités d'expression et dans la conception que l'on a du monde et de soi » (BLUMENBERG, 1999, p. 533)²⁶. Le changement dans ces concepts de réalité, autrement dit : l'expérience d'un changement des conditions d'expérience, serait alors la preuve pour la réalité des époques historiques, pour le fait qu'un *seuil d'époque* ait été franchi de façon irréversible. Quelque chose s'est passé, et cela se reflète dans une nécessité de penser différemment. Une époque historique n'est donc pas simplement un outil historique ou une phase isolée de façon aléatoire du flux historique. Elle se définit par ce qui, en

²⁶ Voir l'original allemand : « Deshalb ist die präparative Nachweisbarkeit eines identischen Grundsystems elementarer Aussagebedürfnisse, Welt- und Selbstansichten auf beiden Seiten der Schwelle eine der Voraussetzungen dafür, daß Deutlichkeit der Zuordnungen und damit der Differenzen erzielt werden kann » (BLUMENBERG, 1996, p. 545).

elle, est réel, possible et nécessaire, c'est-à-dire par ses propres conditions d'expérience, tout aussi contingentes que factices.

Nous avons vu que le concept (ou peut-être, eu égard à sa profondeur significative, la métaphore) de la métacinétique annonce un mouvement inhérent à la pensée de Blumenberg, traversant toute son œuvre des écrits de jeunesse jusqu'à la synthèse philosophique que marquent les *Wirklichkeiten* : celui d'une compréhension phénoménologique de l'histoire, qui privilégierait une compréhension *spatiale* à une compréhension *temporelle*. Une telle compréhension permettrait une prise de distance avec le schéma chronologique de l'histoire qui ne rend pas adéquatement compte de la contingence du moment présent et de la contemporanéité des moments passés, dont la conséquence pratique serait le respect devant la mémoire de *tous* les acteurs de l'histoire, tandis que sa conséquence théorique serait une plus grande *ouverture* par rapport aux phénomènes historiques, c'est-à-dire une attention accrue aux conditions de possibilité du changement et des mouvements historiques. La phénoménologie de l'histoire — en ce sens — n'est rien d'autre que l'histoire d'un *regard* : le regard de chaque époque historique sur elle-même, mais aussi le regard du phénoménologue sur ses propres outils et sur sa propre situation dans l'histoire. Ce regard ne peut pas être imposé au réel, mais il doit en émerger, s'aiguiser à partir lui, pour finalement se rendre compte que tout y était déjà.

Références

AGAMBEN, G. *Profanations*. Paris : Rivages, 2006.

BLUMENBERG, H. *Beiträge zum Problem der Ursprünglichkeit der mittelalterlich-scholastischen Ontologie*. Kiel, 1947.

BLUMENBERG, H. *Die ontologische Distanz : Eine Untersuchung zur Krisis der philosophischen Grundlagen der Neuzeit*. Kiel, 1950.

BLUMENBERG, H. *Matthäuspassion*. Frankfurt am Main : Suhrkamp, 1988.

- BLUMENBERG, H. *Die Legitimität der Neuzeit*. Frankfurt am Main : Suhrkamp, 1996.
- BLUMENBERG, H. *La légitimité des temps modernes*. Paris : Gallimard, 1999.
- BLUMENBERG, H. *Ästhetische und metaphorologische Schriften*. Frankfurt am Main: Suhrkamp, 2001.
- BLUMENBERG, H. *Zu den Sachen und zurück*. Frankfurt am Main : Suhrkamp, 2002.
- BLUMENBERG, H. *Paradigmes pour une métaphorologie*. Paris : Vrin, 2006.
- BLUMENBERG, H. *L'imitation de la nature et autres essais esthétiques*, Paris : Hermann, 2010a.
- BLUMENBERG, H. Pensivité. *Cahiers philosophiques*, n. 123, p. 83-87, 2010b.
- BLUMENBERG, H. *Paradigmen zu einer Metaphorologie*. Postface et appareil critique établi par A. Haverkamp. Frankfurt am Main : Suhrkamp, 2013.
- BLUMENBERG, H. *Schriften zur Technik*. Frankfurt am Main : Suhrkamp, 2015.
- BUCH, R. ; WEIDNER, D. *Blumenberg lesen : Ein Glossar*. Frankfurt am Main : Suhrkamp, 2014.
- EISLER, R. *Kant-Lexikon*. Zürich ; New York: George Olmes Verlag, 1984.
- HENRY, M. *L'essence de la manifestation*, Paris : PUF, 2011.
- KANT, I. *Metaphysische Anfangsgründe der Naturwissenschaft*. Riga : Johann Friedrich Hartknoch, 1786.
- LYOTARD, J.-F. *La phénoménologie*, Paris : PUF, 1954.

Reçu : 13/03/2015

Received: 03/13/2015

Approuvé : 28/04/2015

Approved: 04/28/2015